



« À chaque communauté dépassée, les enfants nous observent des berges mais, désormais, personne ne nous salue plus, ni ne sourit. »

11 juillet - 2 août

Sur les Terres des Candoshi



« Tous les gens (les Indiens, n.d.r.) qu'il y a sur ce fleuve que nous avons parcouru, comme on l'a dit, sont gens de raison et hommes ingénieux, selon ce que nous vîmes et ce qui apparaissait dans tous leurs ouvrages ».

**Fray Gaspar de Carbajal,
*Relation de la première descente de l'Amazonie***

Lorsque le 14 juillet au soir, veille de notre départ vers les Candoshi, Debora, une bénévole de la Croix Rouge, nous raconte son voyage d'il y a un mois en terre Candoshi, nous nous mettons à rêver. Nous nous laissons bercer par ses paroles et nous souhaiterions nous embarquer dans l'instant. Ses mots sont de ces bribes d'histoires qui poussent l'aventurier et le voyageur à partir plus loin. « Ils m'ont offert de gros vers blancs qu'il m'a fallu croquer », « ce sont de redoutables guerriers qui vont toujours armés de leur Winchester », « là-bas, la cartouche et le bidon d'essence sont plus précieux que l'argent ».

Le jour du départ, sur le Rio Nanay, nous faisons une promenade imaginaire dans le monde du caoutchouc. Nous nous amusons comme des gosses à visiter l'épave d'un vapeur échoué près d'Iquitos. Ce dut être un fier steamer du début du siècle passé. Un navire construit en Angleterre dont il ne

reste plus que la carcasse éventrée et déchirée par la rouille. Il fut remonté là pour les besoins du film « Fitzcarraldo » de Werner Herzog. C'est toute une aventure que de la traverser : il nous faut passer au travers des arbres qui l'envahissent, de la poupe à la proue, et nous accrocher à ses bastingages chancelants.

Ensuite, nous rejoignons l'Amazonie, devenu capricieux et violent ; cela demande beaucoup d'efforts à notre moteur. Sur le





Sur les terres des Candoshi

Tropicos, nous reprenons vite nos habitudes, mais il y a un changement dans l'équipage : nous avons un nouveau mécanicien. Le précédent a été débarqué. Il avait commis une grosse négligence lors de la remontée du Napo. Il avait laissé la pompe d'injection du diesel se désamorcer, le bateau s'était échoué en plein milieu du fleuve et l'équipage avait dû travailler 17 heures pour remettre en route l'embarcation. C'est cet incident qui avait causé le retard du Tropicos à Cabo Pantoja...

Un des tous premiers soirs de navigation vers les Candoshi, nous nous lançons dans une conversation longue et compliquée. Nous débattons du sens de notre action humanitaire. Pourquoi allons-nous là-bas ? Qu'allons-nous exactement y faire ? Parler d'action humanitaire revient, entre autres, à poser la question du progrès. Nous allons nécessairement importer de nouvelles valeurs alors même que nous savons, qu'en toute légitimité, ces peuples souhaitent préserver leur identité. Le simple fait de donner un cahier revient à participer aux programmes éducatifs conçus par le gouvernement du pays.

S'il s'agit de mathématiques, cela passe encore, mais est-il bien certain que les Candoshi souhaitent, par exemple, apprendre que leurs ancêtres étaient les Incas ? N'est-ce pas leur apprendre quelque chose d'aussi faux que lorsque, naguère, nous enseignions en Afrique « nos ancêtres les gaulois » ? Réponse bien difficile. Aussi en venons-nous à admettre que nos actions seront celles que les Candoshidemandent et qu'il ne sera pas question d'aller au-delà de leurs demandes.

Il faut sept jours de navigation pour parvenir aux terres des Candoshiet nous souffrons au début de pluies et d'un froid qui, selon la



Fiersteamer du début du siècle passé, aujourd'hui carcasse, qui connut son heure de gloire dans le film « Fitzcarraldo »

Sur les terres des Candoshi

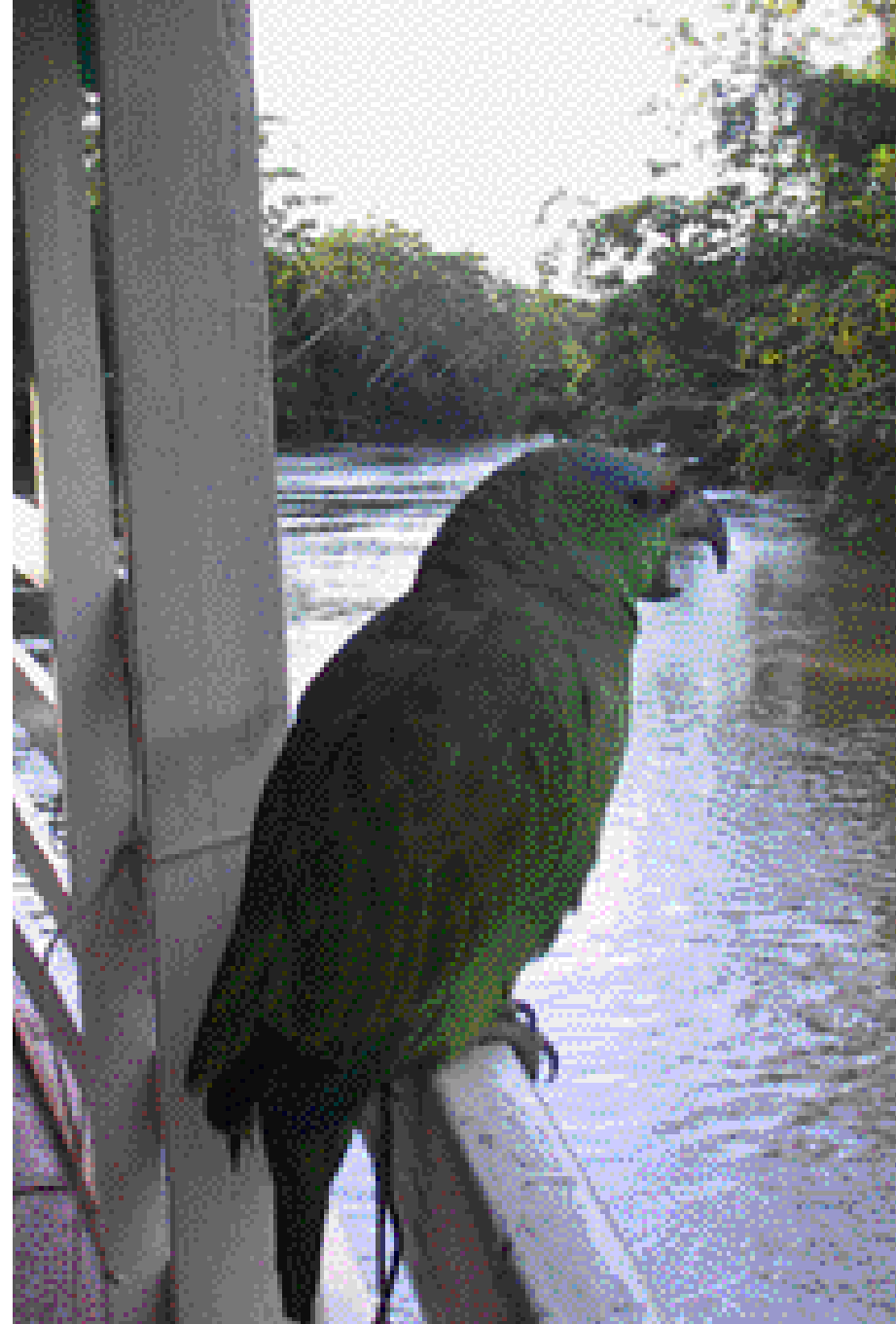
presse locale, seraient dus à une remontée d'air polaire sur tout le Pérou. Le fleuve emporte parfois par plaques les berges où se concentrent les hommes et leurs cultures : riz, manioc et bananes pour l'essentiel. Le moindre méandre jette le courant sur la berge externe qui s'effondre emmenant vers le milieu du fleuve palmiers, hévéa et autres arbres, encore quelques instants dressés droits comme des i. Les fleuves sauvages semblent perpétuellement chercher leur véritable cours. Ils n'ont rien de nos rivières canalisées. Savoir bien y naviguer, c'est aussi deviner qu'un petit tourbillon cache, peut-être, un arbre fiché dans le lit mais dont rien n'émerge.



De nombreuses embarcations nous croisent ou nous devancent. La plupart, des transporteurs mixtes qui embarquent pêle-mêle passagers et marchandises, assure le trafic entre les deux ports « andins » de l'Amazonie péruvienne : Yurimagua et Pucalpa. De ces deux villes partent des routes vers le nord du pays et Lima. Le Rio Marañon est le cordon ombilical qui relie Iquitos au reste du monde. Souvent les bateaux sont lourdement chargés de machines ou de véhicules posés en équilibre sur leurs proues. Leurs lignes de flottaison disparaissent alors sous les eaux terreuses du fleuve.

Dès le vendredi 19 juillet, le soleil nous rejoint et nous souffrons de la voracité légendaire des moustiques amazoniens. Ils nous laissent des plaies qui dévorent les nuits et qui, nous le savons, peuvent dissimuler la malaria, endémique en ces régions.

Désormais, notre impatience de parvenir chez les Candoshinos conduit à naviguer dès le lever du jour jusque tard dans la nuit, le plus tard possible, d'autant que nous savons que les pourparlers pour entrer sur



À

LA CONDAMINE, UN ACADÉMICIEN SUR L'AMAZONE

Mai - Septembre 1843

42 ans, Charles Marie de La Condamine, revient d'Équateur en choisissant le chemin de l'Amazonie. Cela se passe deux siècles après Orellana. Il connaît les dangers de ce voyage. Il n'y croquera que quelques rares Jésuites, mais il ne veut pas revenir à Paris avec la seule gloire d'avoir, 8 ans durant, participé à la mesure de trois degrés d'un arc de méridien. D'autant plus que la mission Maupertuis, qui fit ses mesures en Laponie, avait depuis bien longtemps confirmé l'hypothèse newtonienne de l'aplatissement de la terre aux pôles.

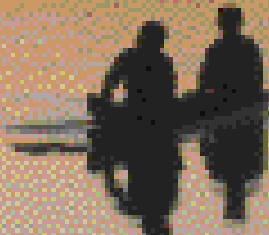
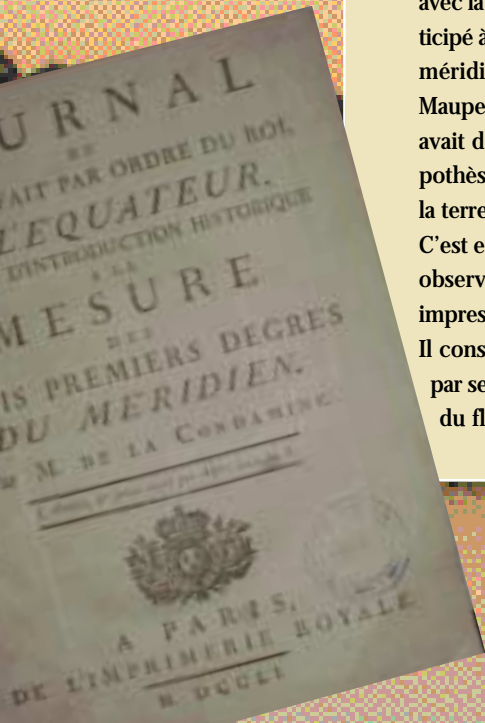
C'est en homme de sciences qu'il voyage. Il observe, consigne tout et sa moisson reste impressionnante.

Il constate que certains des indiens décrits par ses prédécesseurs ont déjà fuit les rives du fleuve, que d'autres sont en rébellion

mais, de manière générale, il les juge sans les comprendre, les considérant, au mieux, comme de grands enfants. La Condamine établit la première carte scientifique de l'Amazonie dont il mesure régulièrement la position, la largeur et la profondeur. Il analyse les mythes amazoniens ; infirmant la légende du lac Parame, considérant probable l'existence des Amazones et affirmant l'existence d'une liaison fluviale entre l'Orénoque et le Rio Negro. Il ramène dans ses malles de la quinine, du caoutchouc, du curare et de nombreux cahiers-témoins. Dans l'un d'entre eux, il évoque son intérêt pour un Père carmiste. Celui-ci inoculait la petite vérole à « ses » indiens et avait constaté qu'ainsi ils en mourraient moins. Il appliquait déjà empiriquement les principes de la vaccination.



La Condamine reste dans les mémoires le premier scientifique à avoir descendu l'Amazonie.





Jeunes femmes
Candoshi rejoignant
le dispensaire
de Musa Karusha.
L'une d'elles
est atteinte d'une
hépatite B et Delta
a un stade
très avancé.

S

C H A M A N

es yeux sont comme des billes sombres voyagent constamment en retrait dans leur orbite, sans doute affolés par de multiples pensées. Don Francisco, chaman péruvien cinquantenaire issu du mélange des cultures, captive et absorbe notre regard. Il entonne l'un des trois cent icaros qu'il connaît, des mélodies employées pour guider ses patients ou séduire les esprits qu'il souhaite invoquer lors des cérémonies. De petite taille, mince, il est vêtu d'un costume cérémoniel estampillé d'un symbole mystique. Il brandit sa couronne où le bleu contraste avec les chatoulements des plumes rouges de toucan et nous emmène vers le lieu où se déroulent les rituels. C'est une longue hutte ouverte, coiffée de feuilles de palmes, voisine d'une splendide racine d'ayahuasca torsadée qui chemine autour d'un tronc ample et monte



au ciel sans que l'on ne puisse en distinguer le sommet.



« L'ayahuasca est un breuvage sacré » dit-il. « On ne lutte pas contre lui, on l'accepte ». Cette antique décoction est composée de la liane ayahuasca et d'une autre plante, la chacruna, bouillies ensemble dans une

marmite pendant plusieurs heures, jusqu'à en extraire un liquide rouge sombre sirupeux au goût amer. Francisco nous explique que cette boisson provoque des hallucinations qui lui servent à obtenir conseils et diagnostics. Le chaman passe ainsi du rôle de médecin à celui de guide spirituel.

Le matériel et le spirituel se combinent en ce personnage énigmatique. Francisco sourit de notre air surpris et s'éloigne sur une invitation : « la ayahuasca les espera », « l'ayahuasca vous attend ».

Ayahuasca : « la vigne des morts » en quechua. Racine de banisteriopsis caapi dont les chamans tirent une substance hallucinogène utilisée lors des rituels de divination. Nommée aussi « Yagé » en Colombie et « Caapi » au Brésil.

